



**HAL**  
open science

# La LINGUISTIQUE-FICTION au XX<sup>e</sup> siècle Notes sur Orwell, Burgess, Hoban, Golding

Sandrine Sorlin

► **To cite this version:**

Sandrine Sorlin. La LINGUISTIQUE-FICTION au XX<sup>e</sup> siècle Notes sur Orwell, Burgess, Hoban, Golding. Travaux & documents, 2005, Uglossies, 23, pp.123-134. halshs-01271515

**HAL Id: halshs-01271515**

**<https://shs.hal.science/halshs-01271515>**

Submitted on 7 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La LINGUISTIQUE-FICTION au XX<sup>e</sup> siècle

Notes sur Orwell, Burgess, Hoban, Golding

Sandrine SORLIN

Univ Paul Valéry Montpellier 3, EMMA, F34000, Montpellier, France

C'est de dys-topie linguistique (dys- désignant le mal en Grec) qu'il faudrait parler pour quatre œuvres du XX<sup>e</sup> siècle qui décrivent toutes des situations où l'homme est ou met en danger. La violence et le mal les traversent en effet et les événements dramatiques décrits portent un coup sévère à l'homme dans son évolution et dans sa condition d'être humain. Les quatre langues déformées, altérées dans ces ouvrages reflètent parfaitement le bouleversement du monde : il s'agit de la Novlangue dans *1984* de George Orwell, du Nadsat dans *L'Orange Mécanique (OM)* d'Anthony Burgess, du Riddleyspeak dans *Riddley Walker (RW)* de Russell Hoban et enfin ce qu'on pourrait appeler le Néandertalien dans *Les Héritiers (Les H.)* de William Golding.

Mais le langage employé, et c'est ce que nous allons démontrer, ne se contente pas d'être la traduction verbale d'événements et de visions cauchemardesques, il les produit. Loin d'être un simple instrument, le langage est donc le personnage principal de ces ouvrages. Rien n'aurait été possible sans lui. Il est le protagoniste qui retarde ou fait avancer, englobe ou contraint l'action ou l'histoire ; à tel point qu'il nous faut désormais forger un autre terme pour cette littérature du XX<sup>e</sup> siècle : la langue-fiction ou la linguistique-fiction en écho à la science-fiction qui met en avant, elle, la science et non le langage.

Les altérations portées à la langue ne sont pas propres au XX<sup>e</sup> siècle. Ces œuvres sont les avatars d'une longue tradition anglo-saxonne sur laquelle il nous faudra revenir si l'on veut mieux percevoir les enjeux linguistiques de ces nouvelles manipulations sur la langue. Nous verrons alors que ces langages sont en rupture avec les conceptions des penseurs ou écrivains qui, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ont fait de la langue leur objet d'étude ou de préoccupation. Enfin, nous tirerons les enseignements et motivations de cette nécessité d'agir sur la langue dans les œuvres de notre corpus : nous verrons qu'elles visent toutes à une libération du langage.

### **Une longue tradition utopique**

Il est frappant de constater que les philosophes et penseurs anglo-saxons ont été les

premiers à s'intéresser à la possibilité d'une langue universelle ou philosophique. Umberto Eco nous en donne une raison : il s'agissait, par ce biais, pour les anglais, de se détacher du latin, langue trop fortement associée à la religion catholique. Il était temps pour le langage de se libérer de l'idéologie religieuse et surtout du poids qu'elle faisait porter sur les esprits. Les projets de langue universelle ou philosophique apparaissent donc comme en réaction à « toutes ces *idola* qui ont obscurci l'esprit de l'humanité et l'ont tenu éloigné du progrès scientifique ». Les penseurs manifestaient le désir de construire une langue qui refléterait la nature telle que la science du XVII<sup>ème</sup> siècle la décrivait. Ils reprochaient en effet aux langues naturelles leur manque de clarté et déplorait l'absence d'une relation logique entre les idées et les mots censés les exprimer. Cette rigueur scientifique qu'ils comptaient imposer à la langue n'avait qu'un but : éliminer tous les termes ambigus mettant en péril l'expression d'une pensée claire et logique. La langue dite philosophique est née.

Par ailleurs, avec le développement des voyages, l'homme découvre la diversité des langues : la catastrophe de Babel est ressentie plus que jamais ; à chaque pays visité, une langue différente. Pour surmonter cette malédiction, les efforts s'orientent dans deux directions : retrouver la langue d'avant Babel, la langue unique parlée par Adam, langue parfaite dans laquelle chaque mot était le reflet transparent de la chose. L'autre solution consiste à élaborer une langue universelle à partir de concepts répertoriés, censés être les mêmes pour tous les êtres humains. Ce retour à la première langue ou la conception d'une nouvelle traduisent la même nostalgie d'un paradis perdu et la même nécessité de retrouver une certaine unité langagière. Mais au-delà des terres étrangères connues, des parties du monde étaient encore à découvrir au XVII<sup>ème</sup> siècle. De plus, la vision du monde telle que l'avait décrite Galilée s'imposait de plus en plus : l'homme n'était plus au centre de tout et l'univers pouvait abriter d'autres mondes. M. Yaguello remarque le développement simultané de la croyance en « la pluralité des mondes habitables » et l'élaboration d'une langue universelle « comme si l'universalité de la langue devait s'accompagner d'un élargissement d'une redéfinition de l'univers ».

Même la fiction participe à cet engouement pour la langue et reflète la préoccupation des penseurs. Godwin est le premier en Angleterre à inventer la langue universelle des habitants de la lune, s'inspirant de la langue chinoise. Son œuvre au titre impressionnant, *The Man in the Moon : or a discourse of a voyage thither by Domingo Gonsales, the speedy messenger* (1638), marque le début de la science-fiction anglaise. Mais c'est Wilkins qui

témoigne le mieux de l'interaction du monde littéraire avec celui des idées linguistiques. Ses premiers écrits fictionnels participent de cette même préoccupation avec l'extra-terrestre, comme en témoignent son livre de 1640 : *The Discovery of a New World or a Discourse Tending to Prove that it is Probable that There May be a Habitable World on the Moon* ; mais son obsession fut ensuite l'élaboration d'une langue philosophique qui équiperait l'homme d'un moyen parfait pour représenter le monde.

Ce qu'il y a de particulier dans ces projets de langues philosophiques, c'est la place faite au langage. En effet dans *An Essay towards a real Character and a Philosophical Language* (1668), Wilkins, comme Francis Lodwick dans *Of a Universal Character*, délaissent le signifiant classique au profit du 'character' qui est un symbole, un signe 'réel' représentant une 'res'. Le langage naturel est donc écarté. Lodwick par exemple écrit en 1647 sur une portée musicale dans *Common Writing*, code qui a le mérite d'être compris de tous : c'est ici que se nouent langue philosophique et langue universelle. Les tentatives d'élaboration de langues utopiques fusent. Au-delà même des grands penseurs du siècle, Cave Beck, un simple maître d'école de province, délimite dans son *Universal Character* de 1657 quatre mille concepts de base « dénotés par des nombres en chiffres arabes qui trouvent leurs clefs dans des listes alphabétiques de mots anglais ou français ». L'accent est donc mis sur la réduction des objets du monde qu'il faut regrouper dans un ordre qui ait du sens pour aider l'esprit à raisonner.

Le XVIIIème ne s'intéresse guère au projet de langue universelle. Chercheurs et penseurs ont tendance à ridiculiser ces langues artificielles dont la difficulté d'apprentissage est manifeste. D'autant qu'au siècle des lumières, le regard porté sur le langage change : on découvre que langage et pensée ont une influence mutuelle, ce que des philosophes comme Leibniz ou, en Angleterre, Locke, avait déjà noté. En effet pour le philosophe anglais, non seulement le signifiant est arbitraire mais le signifié lui-même entretient avec la réalité une relation non nécessaire. On s'éloigne désormais des projets de langues adamiques qui prônent l'équivalence entre ontologie et linguistique. C'est le pouvoir, l'emprise du langage sur la pensée qui est mis en avant. Locke annonce ce qui constituera toute la philosophie des lumières en Europe avec Condillac, Humbolt et Fichte. Un rôle majeur est attribué au langage : c'est la thèse de « la nature linguistique de la pensée ». Mais Locke n'entend pas réformer le langage lui-même. La langue philosophique ou universelle ne semble plus être une solution pour rémunérer le défaut des langues d'autant que les Idéologues en France au

XVIII<sup>e</sup> rejette l'existence d'une pensée qui serait universelle. Le monde ne peut être catégorisé ou conceptualisé de façon universelle pour ensuite se voir attribué une langue parfaite qui lui correspondrait en tous points. Le langage n'est pas second, il est premier ; c'est lui qui détermine la pensée : « la langue ne reflète pas un univers platoniquement préconstitué mais elle contribue à sa formation ». A la fin du XVIII<sup>e</sup> les idéologues mettent un terme à toute recherche de langue philosophique.

Pourtant cette condamnation n'a pas sonné la fin de toute utopie de langues universelles mais elles s'inspirent davantage désormais des langues naturelles. Ce sont d'ailleurs des polyglottes qui mettent au point dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle des langues artificielles comme Monseigneur Schleyer avec son Volapük (1879-1880) ou le docteur Zamenhof avec l'espéranto (1887). Il faut bien voir que ces projets ont pour origine des motivations idéalistes et humanistes : il s'agit de préserver la neutralité du langage en matière religieuse et politique et concevoir ainsi une langue à même de rassembler les hommes et leur permettre de vivre heureux dans un monde paisible. Les déplacements internationaux, la création d'institutions comme la Croix Rouge ou la Société des Nations au tournant du siècle rendent palpable la nécessité d'une langue internationale pour effacer les barrières linguistiques, l'anglais ne se présentant pas encore comme une langue potentiellement dominante. Pour réussir comme langue internationale, ces langages devaient être faciles à apprendre, d'où la réduction du lexique, la régularisation de la grammaire (il n'y a plus d'exception), la suppression de toutes lettres muettes. Tout comme ceux de leurs ancêtres, ils éliminent polysémie et imprécision, mais l'objectif semble moins philosophique car ce sont avant tout des langues de communication.

Les deux guerres mondiales portent inévitablement un coup à ces projets idéalistes de communication harmonieuse et paisible, même si l'espéranto s'en est remis et survit encore aujourd'hui. La langue dite internationale se limite à l'Occident (on ne parle plus de langue universelle depuis longtemps). Ce sont les relations économiques qui dictent la nécessité d'une langue dans un monde devenu plus pragmatique : l'anglais se présente comme la langue internationale de référence. C'est à partir d'elle que s'élaborent de nouvelles langues. C. K. Ogden propose en 1930 une version simplifiée de huit cent cinquante mots seulement, appelé le Basic English. Mais il ne s'agit pas d'invention linguistique au sens strict.

Outre les guerres, peut-être que le développement de la linguistique moderne au

XXème siècle a mis en péril toute utopie de langage. Les études et courants linguistiques du milieu de siècle s'intéressent davantage aux langues dans leur diversité. L'hypothèse ultraculturaliste Sapir-Whorf est un des produits de l'attention portée aux différentes langues dont on n'envisage plus la réduction à l'unité. Selon Whorf, les structures grammaticales et lexicales détermineraient une certaine vision du monde. Le langage serait donc propre à une culture, un peuple et ce mode de pensée différencierait selon la langue utilisée. Les linguistes revisitent et approfondissent les idées du XVIIIème siècle qui, on l'a vu, était conscient du pouvoir du langage sur la pensée, qui loin de la refléter la déterminerait.

Mais même la fiction n'a pas reflété l'engouement pour les langues universelles de la fin du XIXè et du début du XXè, comme elle l'avait fait au XVIIè. L'élan humaniste et positif ne trouve aucun écho dans la littérature. M. Yaguello remarque que dans la science-fiction naissante au XIXè, « le thème linguistique est absent ». L'exception est anglaise : *The Future Race* de Bulwer-Lytton en 1871 qui développe la langue 'vril'. C'est dans cette histoire des idées qu'il faut situer notre corpus qui représente les rares œuvres du XXème siècle à se préoccuper du problème du langage.

### **Des langues en rupture avec l'idéalisme de leurs ancêtres**

Les auteurs de fiction ne se sont en effet pas inspirés de l'extraordinaire élan insufflé par le Volapük et l'espéranto qui avaient pour but de réconcilier non seulement l'homme et la pensée, mais l'homme avec son prochain au delà des frontières. La fiction semble avoir été rattrapée par l'histoire. Au sortir de la seconde guerre mondiale, Orwell imagine la montée d'un régime totalitaire en Océanie qui veut tout gérer jusqu'aux mots que prononceront les disciples de Big Brother. Burgess présente un monde de violence où la communication entre êtres humains et plus particulièrement entre jeunes et adultes n'est plus possible : on ne se comprend plus. Russell Hoban, quant à lui, envisage le pire. Avec les guerres, on découvre que la science ne rime plus seulement avec progrès. Elle peut être destructrice quand elle se met au service de la guerre. *Riddley Walker* imagine l'homme et son langage après la destruction nucléaire de sa civilisation. Golding nous présente aussi l'extinction d'une race par une autre, l'une possède le langage, l'autre n'en a que les rudiments. Le pouvoir est du côté de celui qui possède la langue. Ces quatre langues imaginaires mettent en avant le lien qu'entretient la langue avec toute forme de pouvoir ou de domination, s'inscrivant en faux par rapport aux rêves de neutralité des concepteurs de langues universelles. Cette neutralité de la

langue est impossible. Dans nos quatre œuvres, c'est un petit groupe seulement qui s'est emparé de ce qui devrait être le bien commun, le langage : le Parti Intérieur et Extérieur dans *1984*, Alex et ses 'droogs' (ses amis) dans *OM*, les membres du gouvernement appelé le Ram qui seul possède la version écrite du mythe fondateur, le mythe de Eusa dans *RW*, et enfin l'anglais de nos ancêtres dans *Les H.* qui semble bien loin de refléter le prestige de l'anglais moderne et internationaliste du XXème siècle.

Ce qui est frappant à la lecture de ce corpus, c'est l'extraordinaire rétrécissement géographique, en contraste avec l'ouverture des frontières linguistiques au fondement de la langue universelle : on ne dépasse pas Londres chez Orwell ; *OM* est situé dans les Midlands anglais ; l'espace géographique est limité dans *Les H.* et Hoban présente une île britannique de taille réduite (une bonne moitié est désormais sous les eaux à la suite de la fonte des glaciers). On ne peut guère parler d'u-topie, de *non-lieu* puisque la plupart des romans sont situés. Nous ne sommes pas projetés dans une contrée perdue dont on ignore les références géographiques exactes : on pourrait alors parler de contre-utopie ou d'anti-utopie, conservant le terme d'utopie car, si l'on sait où la scène se déroule, elle n'en décrit pas moins un *lieu* circonscrit, clos sur lui-même et très régimenté à l'intérieur. C'est en effet l'extrême compartimentalisation des sociétés et des êtres humains qui interpellent. Chaque homme est, chez Orwell, cantonné dans de petits logements tous équipés d'un télécran dans un Londres méconnaissable par sa pauvreté et sa laideur. De même chez Burgess, les hommes vivent dans de petites cases toutes identiques dans de grands ensembles urbains. Dans *RW*, seuls les hommes et des chiens mangeurs d'hommes ont survécu à la catastrophe ; chaque espèce a marqué son territoire et il est dangereux de s'aventurer hors de son lieu.

Dans ce 'lieu' et ce contexte historique et social particulièrement bouleversé, le langage pour le dire ne pouvait qu'en être affecté. La Novlangue est une langue décharnée, délestée de tous ses synonymes ou de tout sens figuré. Cette réduction et cet appauvrissement reflètent la pauvreté des hommes et des ressources dont ils disposent. Les exceptions sont bannies, la langue est uniformisée comme les hommes, habillés de la même combinaison, mangeant la même nourriture insipide. Dans *RW*, la langue reflète elle aussi le nouvel état de fait. L'anglais de 2347 O. C. (Our Count) a subi le même sort que l'atome en fission. Les syllabes et mots tronqués sont répartis sur la page comme des morceaux après l'explosion. La déformation linguistique répond à la déformation des corps : Lissener, un des personnages, n'a pas d'yeux. Dans *OM*, la langue des droogs est aussi violente que les actes perpétrés.

Leur langage s'appuie sur la syntaxe anglaise mais est enrichi de termes russes anglicisés. Cette apparente richesse lexicale se révèle, après analyse, découpée en huit grands domaines sémantiques qui reflètent les huit domaines de préoccupation des droogs : l'alcool, l'argent, les hommes et les femmes, le sexe, la violence / les armes / les combats, les parties du corps / les vêtements, la nourriture, la perception. Les différentes bandes d'adolescents possèdent chacune un langage qui leur est propre. Loin des idéaux d'unité des langues imaginaires, ces langages privés sont au contraire façonnés pour ne pas être compris. Cette compartimentalisation de la langue reflète celle de la société : chacun est cloué chez soi le soir par la peur. Enfin dans *Les H.*, le langage limité reflète la perception limitée des hommes de Neandertal : il se restreint à quelques propositions simples. Mais ils communiquent surtout par télépathie ou images qui ne nécessitent pas le recours à la réflexion. Ainsi ces quatre langages sont en apparence très réduits, reflétant une pensée qui a subi un grand recul. Le mot 'pensée' a d'ailleurs été exterminé de la Novlangue et n'existe pas en Nadsat.

Mais dans nos œuvres, le langage n'est pas un simple reflet du monde comme il l'était pour les concepteurs de langues universelles ou philosophiques. Bien au contraire, il *produit* une certaine vision du monde. D'affecté, le langage devient celui qui affecte. Si au XVIIIème siècle le langage était écarté au profit de la pensée, dans la littérature du XXème le langage est le personnage principal dont le but est au contraire d'écarter, de court-circuiter la pensée. Chez Orwell, les linguistes d'Océanie élabore une langue qui, en 2050, rendra toute pensée contraire aux exigences du Parti impossible. Avec *1984*, on passe d'une manipulation *de* la langue, propre à la rhétorique politicienne (dont l'échec de la persuasion est toujours possible), à une manipulation *sur* la langue, censée rendre cet échec impossible. Ce sont les mots eux-mêmes qui sont manipulés, altérés, tronqués, vidés de leur sens pour leur en imposer d'autres, afin d'atteindre la pensée, l'empêcher de se développer. Le langage débarrassé de tous les mots afférant à la liberté, à la pensée et à l'amour deviendrait, une fois inculqué, une sorte de police intérieure à même de régler le problème des dissidents au régime. Cette 'langue-police' rendra caduque tout corps d'armée puisque c'est *linguistiquement* que les hommes s'aligneront sur les préceptes du Parti.

La Novlangue est, si l'on veut, une version poussée à l'extrême de la langue universelle et philosophique puisqu'elle en reprend la méthode à défaut des objectifs : anéantissement des irrégularités, prononciation claire de toutes les lettres, identité des adverbes et des adjectifs ; le même mot peut porter en lui-même son contraire par simple ajout



d'un préfixe : good / ungood. On sait qu'Orwell s'est inspiré du Basic English pour sa langue. L'écrivain pousse aussi à l'extrême les études linguistiques de son temps et notamment l'hypothèse Whorfienne, lui donnant une implication totalitaire qu'elle n'a pas : si la langue détermine une certaine perception du monde, alors il suffit de transformer la langue pour manipuler la vision des choses. En 2050, le monde sera déterminé linguistiquement.

Linguistique et société, langue et pouvoir sont en adéquation trop parfaite dans *1984* pour laisser l'homme libre ; cette superposition sans reste du système langagier et du système étatique ne peut se faire, on l'a vu, qu'au détriment de la pensée. Dans *OM*, langue et société sont en rupture totale. Le nouveau gouvernement, fraîchement élu sur de promesses d'éradication de la violence, décide pour s'en débarrasser d'adopter des méthodes totalitaires ; mais leur méthode n'est pas linguistique, elle est infra-linguistique : des scientifiques injectent dans le corps d'Alex un produit qui lui donnera la nausée dès que lui viendra l'idée de faire le mal, ou qu'il prononcera une parole trahissant un désir de violence ou de viol. Cette substance doit donc exterminer toute pensée ou langage violents. Alex sera alors contraint de faire le bien. Au fondement de la méthode scientifique se trouve l'idée que l'intention vaut l'acte. La pensée ou le langage sont immédiatement performatifs. Alex n'a plus la possibilité de parler gratuitement, sans faire suivre ses intentions de ses actes. Toute parole est condamnée à être lourde de conséquence car on accorde à tout prix un sens aux mots ; d'une certaine manière les scientifiques imposent un sens, leur sens, aux mots entendus. Le langage perd de sa liberté, de sa gratuité, de sa facticité car on s'est une nouvelle fois emparé de lui. Il est désormais chargé d'une puissance asservissante.

C'est cette même facticité que Goodparley refuse au langage dans *RW*. Goodparley est le Premier Ministre ou en Riddleyspeak 'Pry Mincer' du gouvernement, qui a la conviction que, sur cette terre où il ne reste rien de la grandeur de la civilisation passée, la langue est seule à même de communiquer des informations sur leurs ancêtres. Elle est l'unique lien avec le passé : leur seul héritage est linguistique. Derrière l'analyse de textes anciens, se cache chez le premier ministre un but politique : il veut retrouver, avant tout le monde, la formule du 1 Big 1 (un signifiant flottant qui désigne tantôt la bombe tantôt toute forme de pouvoir qui a donné la puissance aux êtres précédents), seule à même d'assurer son pouvoir. Dans *RW* la puissance et la domination sur le monde ne peut être atteint que linguistiquement. Son interprétation erronée de la Légende de St Eustache qui date du XVème siècle est la conséquence de son obstination à faire dire au langage ce qu'il ne dit pas. Il

oublie que tout énoncé est le fait d'une époque, d'une société et de mœurs différents qui ne sont pas transposables des dizaines de siècles après. En fait toutes ces erreurs sont du à sa volonté d'imposer à un texte religieux une grille de lecture scientifique dont le résultat recherché est connu d'avance (la formule du 1 Big 1). L'interprétation ne peut être que faussée puisqu'il manipule le langage pour parvenir à ses fins.

Ces œuvres dénoncent en filigrane cette manipulation du langage par intérêt et prévient du danger du rapprochement des sphères du pouvoir et des sphères linguistiques. C'est seulement en libérant le langage que l'homme pourra recouvrer une certaine liberté.

### **Des-incarcération de la langue dans l'espace littéraire**

Il existe un autre type de manipulation dans ces œuvres : la manipulation non plus politique mais poétique de la langue. Car les auteurs de ces romans procèdent à la même appropriation du bien commun pour construire leur fiction. Si les personnages manipulent la langue pour asseoir leur pouvoir, l'auteur manipule la langue à des fins poétiques. Les œuvres, en tant que fiction, cherchent, elles, à 'posséder l'âme' du lecteur. Mais nos œuvres, et c'est ici qu'une rupture s'installe entre langage poétique et langage politique, visent une libération du et par le langage, une désincarcération hors du *lieu* utopique où il était enfermé : l'altération poétique ouvre un *espace* linguistique. Et c'est dans cet espace que se situe la liberté du lecteur.

Dans *OM* par exemple, la volonté gouvernementale de faire fusionner langue et action, intention et réalisation, se trouve finalement contrecarrée par le triomphe (le livre qu'écrivait Alex à la première personne) d'une langue libre de s'exprimer comme elle l'entend. En rupture avec le canon littéraire, cette langue violente représente un point toujours plus positif que la volonté de couper scientifiquement la parole aux hommes. Comparé à la Novlangue, le Nadsat est une langue de vie. L'auteur a mis au point une langue vive, fluide et souple, concrète et tonitruante, soutenue par un humour relevé. Pour Burgess, mieux vaut une langue violente qu'une langue soumise qui rentre parfaitement et docilement dans le moule fixé par l'Etat. Dans *1984*, Winston est finalement happé par la machine étatique mais il s'est accroché jusqu'au bout à la liberté que lui procurait l'écriture illégale de son journal intime. Orwell nous rappelle ainsi que la liberté d'expression est un droit pour lequel il faut se battre sans relâche. Il en appelle à la résistance.

Cette résistance peut être aussi celle du langage lui-même comme dans *RW*. La

langue est bien l'héroïne de la catastrophe nucléaire. Au premier abord dépouillée et humiliée, le Riddleyspeak se révèle être lourd d'un passé enfoui dans ses mots. Les signifiants raccommodés tant bien que mal après l'explosion portent les cicatrices d'une histoire qui dépassent même ses locuteurs et ne peuvent être comprises que du lecteur. Il suffit d'ouvrir ces mots pour en découvrir les secrets, comme si une autre langue renaissait sous cette langue déformée, la rendant plus riche encore. Seule survivante des ruines, elle a continué de vivre alors que ses locuteurs ont disparu. Le héros, Riddley Walker, a compris la liberté que conférait le langage poétique : il tente de relancer un théâtre de marionnettes en marge du théâtre institutionnalisé du gouvernement. Dans sa fiction, le langage ne servira qu'à distraire les spectateurs, loin de toute ambition de pouvoir si ce n'est sa dénonciation par la parodie et l'humour.

Dans *OM*, comme dans *RW*, le langage semble être le grand vainqueur et donc, aussi, l'homme, son locuteur. La prépondérance est en effet donnée aux signifiants. Leurs auteurs travaillent la matière linguistique pour elle-même. Elles abondent en répétitions (mettant un coup aux projets de langue parfaite), et en onomatopées. Les sons ont tendance à transporter le sens plus que les signifiés eux-même. Le Riddleyspeak et le Nadsat semblent être au plus près du rythme de la vie. Loin de rechercher la transparence adamique entre les mots et les choses, elles exploitent au maximum la langue, la transformant, la modelant pour la rendre la plus proche du souffle du monde. Ainsi modifiées, elles offrent des effets multiples et variés que la langue ordinaire si riche soit-elle ne peut rendre. Tout se passe comme si ces auteurs pensaient que seule la déformation de la langue pouvait encore assurer une quelconque liberté à l'homme et contre-carrer la langue politique.

C'est ce que nous confirme la lecture des *Héritiers*. Dans l'œuvre de Golding, en contre-point exact de la Novlangue, c'est la langue dans sa version non-modifiée qui est présentée comme une atteinte à la liberté humaine. En effet c'est la langue des héritiers, des Homo Sapiens, c'est à dire la langue telle que nous la connaissons qui est décrite comme une forme de violence faite aux autres et au monde. Le monde relativement silencieux des hommes de Neandertal, pris en charge par une narration qui tend à être au plus près de leur perception des choses est opposé au monde surchargé de paroles des Homo Sapiens, monde dans lequel la violence est prise en charge par les mots : en haut de la hiérarchie se trouve 'the old man' qui n'est respecté qu'à grands renforts d'ordres proférés ou hurlés. Le langage est performatif, il agit sur les êtres et leurs actions. Mais les dissensions et amertumes sont

grandes comme si le langage avait vocation à diviser irrémédiablement, tant le contraste avec le respect silencieux des places hiérarchiques des hommes de Neandertal est total. Le langage serait dès sa naissance perçu par Golding comme une imposition, une obligation d'action ou de réponse faite à l'autre. C'est par les sens que les hommes de Néandertal appréhendent immédiatement le monde ; ils ne le perçoivent pas comme un objet à envisager à distance, d'un point de vue centralisateur et totalisateur ; ils l'habitent, ils sont au monde. Ils ne sont qu'un élément parmi d'autres dans la nature dont ils ont un immense respect.

La vision n'est donc pas totalitaire, elle est fragmentée. La langue qui crée de toutes pièces cette perception dans la narration est aux antipodes d'une langue raisonnée, reflétant un monde formaté par la logique scientifique. Bien au contraire, les modes de pensée scientifiques n'ont pas encore exercé leur empreinte sur ce langage et orienté la vision du monde. Toute connaissance n'est encore qu'une co-naissance, une naissance dans et avec le monde. Une des particularités de la langue de la narration est son extrême poéticité ; elle est métaphorique, métonymique et synesthésique : elle mélange des domaines et des sensations disparates pour être au plus près de la 'vraie' perception qui appréhende les choses comme un tout. Golding relève ainsi le défi d'exprimer par les mots une perception qui pourtant exclut tout découpage langagier.

Ce n'est donc pas un langage incarcéré que ces langues mettent en avant : le projet de la Novlangue est écrit au passé dans l'appendice, faisant espérer un retour à la langue naturelle. Alex est sorti de sa prison artificielle dans *OM*. *RW* se clôt sur la montée en puissance de l'artiste : Riddley. Il en est de même chez Golding. *Les H.* s'achève sur une figure de l'artiste, Tuami, en retrait par rapport aux autres. Des individualités émergent donc, des artistes, se libérant du groupe et du langage commun, car c'est à eux que revient en dernier lieu la tâche de libérer le langage, de ré-insuffler de la vie dans la langue.

En voulant rendre la langue parfaite, les concepteurs ont oublié que l'homme n'était pas lui-même une créature parfaite. Les guerres et conflits au XX<sup>ème</sup> siècle ont montré qu'il n'était pas forcément bon : l'hubris scientifique a provoqué des désastres nucléaires et la recherche du pouvoir a divisé le monde en deux blocs hermétiques pendant la guerre froide. Les concepteurs de langues universelles ont été rattrapé par l'impossibilité de faire du langage un instrument politiquement et religieusement neutre. *1984* s'inscrit en rupture totale avec ces idéaux utopiques en poussant à l'extrême la parfaite adéquation de la langue à la pensée, mais

une pensée prise en charge par une idéologie totalitaire. La volonté de corriger les imperfections langagières ne peut mener qu'à la catastrophe.

Les trois autres œuvres, au contraire, jouent sur ces imperfections et loin de rendre la langue parfaite et transparente, ils l'obscurcissent. En effet le Riddleyspeak, le néandertalien et le nadsat sont difficiles d'accès. Ils sont bien loin de répondre aux exigences de simplicité et de facilité d'apprentissage de la langue internationale. Seul Burgess réunit linguistiquement les deux blocs ennemis dans son Nadsat mais l'accès est au premier abord laborieux. Pourtant c'est dans cette difficulté qui rend possible et nécessaire le travail de l'interprétation que se situe la liberté du lecteur.

Si la langue des *Héritiers* pourtant faite de propositions et de mots simples s'avère complexe c'est qu'elle a réussi son pari de bousculer les a-priori du lecteur. Elle est parvenue à le déconcerter. C'est au prix de cette lecture exigeante et déséquilibrante que le lecteur réussira à penser autrement sa relation au langage et au monde et devenir par là-même un homme libéré.

#### **Bibliographie**

- AUROUX, Sylvain (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, « Le développement de la grammaire occidentale », tome 2, Liège : Pierre Mardaga, 1992.
- CERTEAU, Michel (de), *L'Invention du quotidien*, « 1. arts de faire », Paris : Gallimard, 1990.
- ECO, Umberto, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris : Editions du Seuil, 1994.
- LARGE, Andrew, *The Artificial Language Movement*, Londres : Basil Blackwell & André Deutsch, 1985.
- TOMICHE, Anne (éd.), *Altérations, créations dans la langue : les langages dépravés*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001.
- YAGUELLO, Marina, *Les Fous du langage*, 'Des langues imaginaires et de leurs inventeurs', Paris : Editions du Seuil, 1984.